

Michel Lambert est né à Aicha (Congo) en 1947.
Cofondateur du Prix Renaissance de la Nouvelle, il travaille comme journaliste pour un grand hebdo bruxellois.



© Guido Marcom

Du même auteur :

- *De très petites fêlures*, nouvelles, L'Age d'Homme, Lausanne, 1987
- *Une vie d'oiseau*, roman, Editions de Fallois-L'Age d'Homme, Paris-Lausanne, 1988 (Prix Rossel)
- *La rue qui monte*, roman, L'Age d'Homme, Lausanne, 1992
- *Les préférés*, nouvelles, Julliard, Paris, 1995
- *Soirées blanches*, nouvelles, Editions du Rocher, Monaco, 1998



Notre favori

Michel Lambert



Notre favori

Michel Lambert

La nouvelle *Notre favori* a paru
dans le recueil *Les préférés* aux éditions Julliard.

J'

ai revu notre favori. Je l'ai reconnu tout de suite, malgré ses traits empâtés et son front dégarni. Il était assis à une terrasse, seul, en face d'un expresso. Il avait allongé les jambes. Un parasol jaune et blanc ombrait son visage, son tronc épaissi, la moitié de la table ronde devant laquelle il avait croisé ses bras pâles. J'ai pris place, deux tables plus loin. Un garçon en chemise blanche et gilet noir circulait, d'un pas pressé, un plateau à la main. On entendait le trafic, une guitare qui faisait la manche à la sortie du métro.

Notre favori a replié les jambes sous sa chaise. Il regardait passer les voitures, les femmes. Et il parlait. Notre favori parlait tout seul. Oh, pas grand-chose, deux mots ici et là, mais sa voix m'est tout de suite redevenue familière. Cette voix sourde, de gorge sèche, brûlée par l'effort.

Les yeux fermés, j'ai compté mentalement jusqu'à 106, soit approximativement une minute quarante-six secondes cinq dixièmes. Le temps d'un 800 mètres prestigieux, vingt-cinq ans auparavant. A quatre jours près. Ce soir-là, la piste cendrée se recueillait dans l'attente d'un record. Selon le plan de course, trois lièvres devaient se relayer tous les deux cents mètres, à charge pour notre favori de s'envoler dans le dernier demi-tour. Miracle, le voilà déjà qui débouche à la corde pour entamer l'ultime ligne droite. Chacun retient son souffle, le monde se réduit à ce couloir unique où un ange vêtu de noir et de blanc - nos couleurs victorieuses - file comme en se jouant vers une ligne de chaux au-delà de laquelle il n'est plus ni rêve ni solitude.

Rêve, solitude. Qu'est-ce que je faisais là, assis devant mon passé comme devant un miroir déformant ? Le soleil était monté haut dans le ciel d'un bleu uni. Les gens riaient. Le garçon allait, venait. Une Indienne passait de table en table, avec des fleurs couleur safran.

- Pas mal, quoi !

C'était lui. Notre favori. Le plus grand espoir de sa génération. Je l'observais avec inquiétude, me demandant s'il se souvenait de son exploit. Sans doute que oui, d'autant qu'en ce jour lointain il fêtait aussi son

anniversaire. Mais que savait-il encore de ses seize ans? Les années avaient rempli ses joues, gonflé d'eau et de tracas sa peau qu'il essuyait avec un mouchoir tout chiffonné. Il avalait son expresso, allumait une cigarette, tirait nerveusement dessus.

- Bien, quoi !

L'idée m'est venue de lui lancer par-delà les deux mètres qui nous séparaient :

- 1'46"5.

Ou bien, en tendant mon verre dans sa direction :

- Dans exactement quatre jours, vous aurez quarante et un ans. Toutes mes félicitations.

Et même de me lever, de traîner ma chaise jusqu'à sa table et de lui raconter, pour le calmer, l'histoire de ce jeune athlète qui, perdant une de ses chaussures au départ d'un cross-country, avait réussi à revenir sur tous ses concurrents pour arracher la victoire à l'issue d'un sprint mémorable.

- Vous vous rappelez ? Vos pieds touchaient à peine le sol...

Comme il tournait la tête, nos yeux se sont enfin croisés. Une fraction de seconde j'ai senti son regard qui me jaugeait et j'ai compris que lui aussi m'avait reconnu. A-t-il cru que je venais lui demander des comptes ? Que j'étais mandaté par les autres pour lui jeter sa trahison à la face ? Que j'allais venger notre honneur perdu ?

Quel cinéma. Peut-être, après tout, n'était-ce pas lui. Ce pauvre type qui parlait tout seul. Tiens, quoi ! Ah ah, quoi ! Ou bien lui-même ne m'avait pas reconnu. L'éponge du temps avait dû effacer mon visage, mon nom, jusqu'à l'existence du sans-grade que j'étais. Et puis moi aussi j'ai changé, moi aussi, à ma manière, j'ai trahi. A-t-il lu dans mes yeux l'aveu de ma propre culpabilité ?

Notre favori a écrasé sa cigarette dans le cendrier, appelé le garçon en tapotant la table du plat de la main. Il a commandé un autre expresso. Maintenant il grimace, fronce les sourcils, sous sa chaise un de ses pieds s'agite nerveusement, oh oh, quoi ! Puis le voilà soudain apaisé, qui se met à sourire aux taches d'ombre sur le trottoir. Le même sourire qu'autrefois. Indéfinis-

sable. Lors de nos déplacements en car, il s'asseyait toujours au fond, déposait son sac sur la banquette voisine de la sienne - comme aujourd'hui, mais un journal mal replié a remplacé le sac -, et on ne l'entendait plus du voyage. Il lisait un vieux magazine ou regardait le paysage défilier derrière la vitre. Au retour, quand l'un de nous prenait le micro pour réclamer un ban en son honneur, notre favori avait le triomphe modeste, voire ennuyé, ce sourire qui vient de lui revenir, un petit geste de la main, et c'était tout.

C'était tout et, pour nous, c'était beaucoup. Qu'importaient la réserve de notre favori, son caractère hautain, ses silences qui n'en finissaient pas, l'essentiel se trouvait derrière ce décor, dans la préparation minutieuse des courses, dans le spectacle, la performance. La vie, en ce temps-là, était simple, elle avait un goût de glucose, une odeur d'air frais et d'onguent, pour seule douleur celle des muscles fatigués.

Je réfléchissais à tout cela cependant que la terrasse se vidait, se remplissait. Un hélicoptère survolait le quartier. Notre favori ne quittait pas son attitude contemplative. Qu'essayait-il de déchiffrer dans les courbes de l'ombre ? Ressuscitait-il du passé ce jour où un adversaire maladroit, d'une foulée trop longue, lui avait lacéré le mollet ? Cet autre jour où, par suite de conditions atmosphériques épouvantables, les organisateurs ayant supprimé l'épreuve, il avait tenu à parcourir seul la distance prévue, en se donnant à fond, afin de n'être pas à court de compétition le dimanche suivant ? Nous l'attendions dans le vestiaire; à son entrée, nous avons applaudi cette silhouette dégoulinante et presque tétanisée qui se mouvait vers une bassine d'eau claire, les yeux perdus dans leurs orbites.

Les voitures, les femmes. Notre favori venait de reprendre son occupation qui consistait à les regarder passer, les unes et les autres. Il toussotait, crachait deux mots. Hein, quoi ? Enfin, quoi ! Allumait une nouvelle cigarette. La fumée avait le même gris-blanc-bleu que la petite cicatrice qui courait sur l'aile de son nez.

Quand il s'observait dans un miroir, se rappelait-il cette glissade malencontreuse contre les barbelés, à la



fin d'une course qu'il avait dominée tout entière ? Entendait-il encore les cris d'encouragement ? Il s'était relevé, le visage en sang, et avait rejoint la ligne dans un brouillard.

Que tout cela était loin ! Loin comme cette sirène qui meurt aux confins du quartier. Loin comme le métro qui vient de faire trembler le trottoir et déjà dépasse la station Arts-Loi. Notre favori s'éventait nerveusement avec un rond de carton. C'est alors que j'ai remarqué son tatouage. Trois points en triangle, entre le pouce et l'index. Je savais ce que cela signifiait : la prison. Les détenus mélangent du savon de Marseille avec de la suie de plastique brûlé; une aiguille et le tour est joué.

- Combien d'années ?

La question n'a pas franchi mes lèvres. D'ailleurs cela n'aurait pas été une question, mais une simple façon d'entrer en contact. Crime ? Larcin ? Quelle importance. Seul comptait le premier faux pas... Il y avait si longtemps... Je ne parvenais pas à détourner mon attention de cette main qui faisait la navette devant le visage de notre favori. Tout à coup, il a surpris mon regard. Sans me quitter des yeux, d'un geste rageur, il a fait passer le rond de carton dans son autre main, puis, comme un illusionniste, il a escamoté le triangle infamant.

J'ai pensé à tous ces signes de reconnaissance qu'il traînait avec lui et combien cela devait être lourd à porter. La cicatrice du nez, celle du mollet, ce tatouage... Je me suis dit que le jour de sa mort il suffirait, pour faire le bilan de sa vie, d'additionner toutes les marques de sa peau. Mais ce n'est pas vrai : la raison de son imposture est logée ailleurs, en un endroit connu de lui seul.

Notre favori a croisé les mains derrière sa tête. Tss-tss, quoi ! Il a bâillé en essayant de maintenir la bouche fermée. De larges cernes fondaient sa chemise verte sous les aisselles et là où la transpiration avait séché étaient apparues des auréoles blanches. Il a terminé son café puis s'est levé en ramassant son briquet, son paquet de cigarettes et son journal. Il m'a tourné le dos et je l'ai vu qui prenait l'avenue de la Toison d'Or,

direction porte de Namur.

Je me suis levé à mon tour et l'ai suivi, en veillant à maintenir une distance raisonnable entre nous. Il marchait d'un pas saccadé, à l'ombre des marquises qui bordaient les magasins. Il s'est arrêté devant un cinéma, a examiné les affiches et les photos, longuement, les yeux plissés et avides, comme s'il voulait entrer dans l'une d'elles. Un peu plus loin, près des cabines téléphoniques, il a jeté son journal dans une poubelle de fer. Il s'est brusquement retourné sur une femme qui passait, peut-être à ce moment-là m'a-t-il repéré.

A l'époque, nous ne nourrissions aucun soupçon. Tout au plus avions-nous peu à peu réalisé que notre favori n'était un ange que sur la piste. Un soir, dans une ville étrangère, à la veille d'un critérium important, l'équipe avait décidé de faire un tour dans le quartier chaud. Ne manquaient à l'appel que notre entraîneur, que nous avions tenu à l'écart du projet, et, bien sûr, notre favori. Nous passions et repassions timidement devant les vitrines où de plantureuses filles assises dans des fauteuils en osier dardaient sur nous leurs regards sans ambages. Sous l'éclairage des néons, leurs corps à moitié nus prenaient une coloration de sucre d'orge, l'une d'elles ébauchait soudain un geste obscène, et un désir mêlé de crainte se mettait à cogner très fort dans notre poitrine. Qui l'a aperçut le premier ? Notre favori est sorti d'une de ces maisons, aux lèvres son éternel sourire énigmatique. Il nous a croisés sans nous voir et nous avons suivi des yeux sa silhouette mince et déliée jusqu'à ce que la nuit l'enlève.

Qu'a-t-il fait de ses coupes et de ses médailles ? Habillent-elles un mur de son salon-salle à manger, comme les décorations la veste d'un officier soviétique ? Ou bien les a-t-il jetés, ces fruits de son imposture, enfouis dans la terre, vendus ? Les journaux avaient fait leurs choux gras de l'affaire, mais dans le bulletin d'information du club, où se célébrait autrefois le culte de sa personnalité, rien. Pas la moindre allusion à la fouille, aux expertises, aux suites disciplinaires. Le silence le plus complet sur le déclassement de l'équipe. Combien de fois me le suis-je demandé : l'entraîneur, les dirigeants, que savaient-ils ? Etaient-ils complices ?



Au carrefour, notre favori a pris à droite et s'est enfoncé dans le quartier africain. Cette impression soudain de devenir un résident secondaire dans sa propre ville. Des gosses crépus jouaient sur le trottoir, de vieilles matrones palpaient des fruits exotiques à la devanture des magasins. Quelques hommes en chemise à col Mao s'étaient rassemblés devant une librairie spécialisée dans les ouvrages de contestation du régime mobutiste. Ils interpellaient de la voix ou du regard de longues plantes sculpturales qui traversaient la chaussée avec une grâce nonchalante.

Je maintenais la distance entre lui et moi. Entre notre passé et aujourd'hui. J'avais un point de côté. En longeant un salon de coiffure, j'ai cru apercevoir dans la vitre son visage bouffi et étonné, mais c'était mon propre reflet. Comme autrefois, quand nous n'étions que le décalque pâle de son art. Il faisait de plus en plus chaud. L'air raréfié portait les miasmes des poubelles, l'odeur bleutée des pots d'échappement.

Notre favori connaissait le quartier comme sa poche. Il est entré dans un magasin d'optique, en est ressorti le nez chaussé de lunettes de soleil. Il a allumé une cigarette. Une de plus. De loin, il ressemblait à un type à combines. Où allait-il ? Habitait-il ici ? Sa vie n'était-elle, ainsi que je le supposais, qu'une longue suite d'expédients ? Que signifiait ce tatouage ? Il a poursuivi son chemin en se retournant de temps à autre et j'ai changé de trottoir.

Lorsque les délégués de la fédération pénétrèrent dans les vestiaires, nous les accueillîmes avec des quolibets. Eux non plus ne prenaient pas leur mission très au sérieux. Ils choisirent deux ou trois sacs au hasard, les vidèrent pour la forme. Tout le monde riait. Comme ils s'en allaient, notre favori marcha vers eux et leur tendit le sien. Il souriait. Le même sourire qu'en sortant du bordel. Nous crûmes à une plaisanterie, à un geste de bravade. C'est le délégué à la moustache poivre et sel - comment oublier son visage ? sa voix un peu fluette ? - qui plongea sa main dans le sac et en sortit la boîte d'amphétamines. Notre favori fut radié et le club suspendu. Nous perdîmes le championnat, nous perdîmes tant de choses, que nous n'avions pas encore appris à nommer.

Depuis combien d'années se dopait-il ? Volait-il son poison dans l'officine de son oncle pharmacien ? Ou bien - cette idée me vient tout à coup - s'est-il accusé d'un forfait imaginaire ? Mais alors, pourquoi cette mise en scène ? L'enquête tourna court. Lui-même ne daigna jamais s'expliquer, il s'en alla comme il était venu, le visage éclairé de son faux sourire, sans avoir livré le secret de son geste.

J'en étais là dans mes souvenirs, me demandant s'il se droguait encore, quand notre favori a surgi d'un coin d'ombre. Il s'est planté devant moi, a enlevé ses lunettes de soleil, qu'il a accrochées par une branche à l'échancrure de sa chemise, et m'a fixé droit dans les yeux. Avec un air mauvais. Puis, de sa voix à la fois douce et rauque, un peu dévoyée par la cigarette collée à ses lèvres :

- Vous désirez, monsieur ?

Le plus grand espoir de notre génération m'a dit "monsieur" comme on dirait "avant" ou "en ce temps-là", et il m'a semblé enfin comprendre à quelle tyrannie il avait voulu échapper.

Sans attendre ma réponse, il a jeté :

- Marre, quoi !

Puis il m'a tourné le dos et, un instant, il a paru retrouver sa souplesse d'antan. Machinalement, j'ai continué à le suivre sur une trentaine de mètres. Au bout de la rue, il a accéléré le pas puis s'est mis à courir d'une façon un peu pataude, qui m'a soudain fait douter de son identité. Je l'ai regardé qui s'éloignait en se frayant un chemin entre les attroupements, les bus jaunes et les guimbardes de toutes les couleurs. Alors, à mon tour j'ai senti mes jambes se dérouiller et je me suis aperçu que je courais. Je courais comme au beau temps de notre jeunesse.

Editeur responsable : Martine Lahaye, bd Léopold II, 44, 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française
Bruxelles, septembre 1998

© Copyright Editions Julliard, Paris - tous droits réservés.